

La femme, par exemple, qui aura l'esprit superficiel et la tête légère, ne pourra pas comprendre toute l'élévation et la grandeur des sentiments. Elle n'aimera jamais profondément. Et ne comprenant pas son mari, elle ne pourra lui être un ami dévoué, utile et agréable.

Il serait curieux de savoir si beaucoup d'hommes de talent et de génie n'ont pas dû la meilleure part de leur gloire au conseil familial, à la vigilance, à la première admiration de leur femme.

Ce serait là une étude touchante et la preuve d'un rôle magnifique, qui devrait satisfaire l'ambition d'une femme.

Combien de fois, en jugeant un homme célèbre, dès qu'on a voulu pénétrer derrière la gloire étalée en grands rayons d'or, n'a-t-on pas trouvé une mère modeste, simple et grande dans son humilité?

Il semble que le chef de la communauté ait eu lui tout seul l'esprit, le caractère, la force, et c'est un lieu commun de regretter qu'un homme de génie n'ait pas eu pour compagne une femme de génie.

Cette pitié est souvent une injustice. Je crois au contraire que beaucoup d'hommes de talent n'ont dû la permanence de leur renommée et la permanence de leur goût qu'à la présence discrète, qu'à l'attention dévouée d'une femme d'esprit.

Il serait très facile de montrer que des poètes, des romanciers, des historiens, des hommes d'Etat, en cherchant à mériter d'abord l'applaudissement intime de leur femme, se sont préparés à mériter l'applaudissement de la foule.

FERNAND.

PENSÉES SUR LES ÉCRIVAINS.

MME DE STAËL (1766-1817).

Femme de société douée d'une culture intellectuelle bien rare chez son sexe, et fort admirée des hommes de son temps, Mme de Staël ne pouvait manquer de décrire éloquentement ces cercles brillants au milieu desquels elle avait vécu.

Mais néanmoins, sa *Corinne* sent déjà la vieille histoire : le prince de Castel-Forte, le comte d'Erfeuil, et même Lord Nelvil, sont des types d'hommes qu'on ne retrouve plus, car ils appartiennent à la fin du dernier siècle. De plus, comme la morale du livre a été prise chez une nation alors à l'état d'embryon au point de vue social, il était évident que ses traits les plus distinctifs dussent s'effacer sous l'empire des progrès immenses accomplis depuis un demi siècle en Italie. Cette jolie bohémienne qui a nom Corinne, nous intéresse doublement, car elle est supérieurement instruite et sincèrement amoureuse. L'esthétique a trouvé là une place d'honneur. Quel dommage, pourtant, qu'une carrière si brillamment commencée ait si tristement fini!

Corinne, née à Rome d'une mère italienne et d'un père anglais, mais prévenue contre la société anglaise par une admiration trop vive pour les beautés du midi, reprend le chemin de l'Italie après un séjour en Angleterre; et là, à force de talent et de génie, elle parvient à marquer son rang parmi la société la plus distinguée de Rome. Ses admirateurs pressent autour d'elle; et pour mettre le comble à sa réputation littéraire, ils lui décernent, comme à Pétrarque, le suprême honneur d'un couronnement au Capitole. Mais parmi les spectateurs accourus pour la contempler, un noble anglais, Oswald, lord Nelvil, repoussant les préjugés de sa nation, s'attache avec ardeur aux pas de Corinne, qu'il admire, et de qui il reçoit en retour des marques de prédilection au milieu de la société choisie qu'elle fréquente. Là se coudoient des gentilshommes de divers pays; mais, remarquables entre tous, se distinguaient le prince de Castel-Forte

et le comte d'Erfeuil, l'ami d'Oswald. Corinne, qui est tout naturellement le centre et le point de mire de cette société, y étale toutes les ressources de sa brillante imagination. Tour à tour musicienne accomplie, poète et tragédienne, elle impose par la diversité autant que par la perfection de ses talents. Mais lorsqu'elle parle, son esprit est loin de son auditoire : il est tout entier à Oswald.

Leurs relations se resserrent; une union est projetée, et, pour éviter les regards curieux, on se décide pour le séjour de Venise. Nos deux amants quittent Rome et se rendent à Naples, où ils se racontent l'un à l'autre leur histoire. C'est ainsi que, par une intrigue de famille, Oswald apprend que son père avait autrefois refusé de l'unir à Corinne, lorsqu'elle habitait l'Angleterre, et qu'il lui avait destiné la main de la sœur cadette de cette dernière, Lucile Edgermond.

Enfin, Oswald, que son devoir de militaire rappelle en Angleterre pour un temps plus ou moins long, fait de tristes adieux à Corinne et lui promet de revenir dans un an. Mais la destinée lui fait plus tard rencontrer Lucile Edgermond, qu'il épouse, oublieux de ses engagements. Dans la suite, dévoré d'inquiétude au sujet de Corinne, il revient en Italie, et retrouve son ancienne amie à Florence, malade, languissante, et prête à dire adieu à la vie. Corinne revoit cependant avec plaisir sa sœur rivale, Lucile; mais elle ne tarde pas à succomber bientôt au mal qui la ronge. Ainsi périt, victime de l'ingratitude, cette femme si belle et si brillante de génie.

Et voilà, autant qu'une rapide analyse a pu nous le permettre, les principaux traits de la *Corinne* de Mme de Staël.

* *

Comme dans les pièces de Molière, le plan général de *Corinne* est insignifiant : les événements qui s'y déroulent sont superposés, et ne sont nullement liés les uns aux autres par l'unité d'action. Le drame est entièrement mis de côté : on ne voit que des figures. Les intrigues sont mal liées; et, dans ce malheureux canevas où, sous l'empire des préjugés de famille, l'union projetée entre Oswald et Corinne vient se rompre si mal à propos, on ne peut que voir le travail d'un esprit indécis et dépourvu de méthode. C'est proprement le caractère de Mme de Staël.

Deux choses sont à considérer dans cet ouvrage : la morale et le style.

La morale, Mme de Staël n'y a presque pas songé; elle habille Corinne en homme et lord Nelvil en femme, en leur prêtant à chacun un langage contraire aux inclinations de leur sexe. Mme de Staël s'est peinte à la fois dans ces deux personnages : elle a les glorieuses prétentions de Corinne, et elle a mené l'existence aventureuse et mélancolique d'Oswald.

Elle demandait un jour à Napoléon qu'elle était, suivant lui, la plus grande femme de son temps. Elle s'attendait, probablement, à un petit compliment flatteur. — "Eh! madame, lui répondit l'empereur, la plus grande femme de mon temps est... celle qui a le plus d'enfants."

La fragilité du cœur de cette Corinne est si grande, si perceptible, dans ce voyage accompli avec Oswald à travers la campagne de Rome, qu'elle vient bien prête à lui sacrifier quelque chose de la pureté de son âme. Écoutons :

"Ils aperçoivent dans la mer le reflet d'un flambeau qu'une main inconnue portait sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine. — Il va voir celle qu'il aime, dit Oswald. — Oui répondit Corinne. — Et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. — Les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l'avoir offensée, et se prosterna devant elle

"pour obtenir le pardon de l'amour qui l'entraînait. — Non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l'invitant à s'en retourner ensemble; non, Oswald, j'en suis assurée, vous respecterez celle qui vous aime. Vous la savez, une simple prière de vous serait toute-puissante; c'est donc vous qui répondrez de moi..."

On cherche en vain, dans ces dernières paroles, cette trempé vigoureuse de l'âme et ce sentiment du devoir qui doivent soutenir la vertu de la femme dans les moments les plus périlleux. Cet aveu de la faiblesse de Corinne lui prépare de cruelles désillusions; car, en effet, il ne sert qu'à confirmer plus tard pour Oswald la justesse des scrupules de son père envers cette femme.

* *

Quand Mme de Staël dépeint la société, elle est éloquente et elle frappe juste, parce qu'elle y a beaucoup vécu; mais dès qu'elle se laisse entraîner aux spéculations philosophiques, elle flotte dans le vague : son style, alors, s'énigmatise. En voici des exemples pris au hasard :

"Les chagrins du cœur, en Italie, ne sont point compliqués par les peines de la vanité; de manière que l'on rencontre, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable; mais l'on n'en trouverait guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés, se refusent à conserver une relation quelconque qui leur plairait : l'empire de la société sur l'amour propre est presque nul dans ce pays." (Liv. III, chap. 3.)

"Il n'y a rien de si facile que de se donner un très moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée..."

Chez Mme de Staël, le style est bien supérieur à l'idée; car tandis que celle-ci divague, celui-là se déploie majestueusement et prend les allures les plus aisées; la correction s'y joint à l'élégance. Dans ces périodes si soigneusement combinées et si sévèrement châtiées, on reconnaît la manière du 17^e siècle. Avec moins de jugement et de pénétration que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, Mme de Staël écrit pourtant aussi bien que lui. Et si elle n'a pas élans soudains et presque foudroyants qui sortent souvent de la plume de Chateaubriand, elle écrit néanmoins d'un style plus égal, plus uni, et surtout moins entaché d'exagérations que le sien. Elle vient immédiatement après lui dans la sphère littéraire; et malgré l'oubli où sont en quelque sorte tombés ses ouvrages, elle n'en conserve pas moins, dans l'esprit du véritable lettré, l'estime qui s'attache à toute œuvre bien écrite, où se retrouvent les saines traditions de la belle langue classique.

ROLLO CAMPBELL.

New-York, 1884.

ENVOYONS-LEUR UNE CANADIENNE!

Je lis dans certains journaux de Paris que la gaie capitale, ne sachant qu'imaginer pour imiter les États-Unis en fait de concours originaux, et se trouvant privée, par arrêté préfectoral, de l'Exposition des bébés qu'elle avait organisée à grand frais, va ouvrir un concours international de beauté. Ah! ah! mes gaillards de la vieille France, l'eau vous en vient déjà à la bouche et vous vous frottez les mains d'avance, en pensant que c'est une parisienne qui gagnera sûrement le prix. Pas dégoûtés, les beaux messieurs de Paris! Surtout quand on sait que le premier prix ne sera pas une pomme d'api, comme au temps de la belle Hélène, mais une superbe parure en diamants!